

LA MORT DU FILS DU JUGE OTHON – COMMENTAIRE LITTÉRAIRE

Comment justifier le Mal sur terre ? La foi religieuse suffit-elle à admettre ce qui parfois semble inadmissible, comme la mort des innocents ? Au lieu de débattre de ce problème de manière théorique, Camus, dans son récit allégorique *La Peste*, paru en 1947, choisit de l'incarner dans deux personnages. L'un, le père Paneloux, est un religieux qui dans un sermon a justifié le Mal (en l'occurrence une épidémie de peste) en l'attribuant à la colère divine. L'autre, le docteur Rieux, reproche à Paneloux de ne pas avoir assez VU et ENTENDU mourir, c'est-à-dire de n'avoir de la mort qu'une approche lointaine et abstraite.

C'est pour mettre Paneloux au pied du mur que le romancier décrit l'agonie et la mort atroce d'un enfant, le fils du juge Othon. Cette fois, la souffrance est bien réelle, et la plupart des personnages du roman y assistent, au nombre desquels figurent évidemment Paneloux et Rieux, comme le ferait le Choeur dans une tragédie antique.

Une telle scène n'a d'intérêt que par son projet philosophique : il ne faut donc pas la limiter à son sens littéral mais au contraire la généraliser immédiatement à la condition humaine ; cette perspective nous permettra de montrer en quoi toute mort peut constituer un scandale, et d'examiner par là la valeur symbolique des prises de position de chacun des personnages en présence.

I/ ON PEUT IMMEDIATEMENT ELARGIR CETTE MORT DE L'ENFANT A LA CONDITION HUMAINE (VALEUR SYMBOLIQUE DE L'EPISODE)

A/ L'enfant n'a pas de prénom dans ce texte

Le nom « enfant » ou l'adjectif « enfantin » sont très souvent repris. Il n'est pas important ICI de savoir que l'enfant se prénomme Jacques Othon ou Pierre Dupont : il est le représentant symbolique de l'enfance, et plus largement encore, de l'innocence assassinée.

B/ Pas de terme médical dans cette partie du texte, euphémisme des derniers instants

Un seul mot : « maladie » sans qu'on précise qu'il s'agit de la peste.

Aucun mot désignant explicitement la mort, l'expiration : « le cri (...) venait de s'arrêter », « elle s'était achevée », « c'était fini », « muette », « l'enfant reposait » + jeu des temps : imparfait ou plus-que-parfait : l'instant de la mort n'est pas évoqué (on se situe ou avant ou après)

Cela permet de généraliser à la condition humaine et à toutes les formes de Mal : Camus ne se limite pas à la mort par la peste.

C/ La souffrance et la mort exprimées par un cri qui s'interrompt

1. L'enfant est réduit à une « bouche » ouverte qui « crie ». Multiplication des occurrences de ces deux mots (à relever)

2. La structure du texte double ce cri en le faisant partager par les autres malades. Reprise des mêmes noms :

Pour l'enfant : « cri » / « plainte » / « larmes »

Pour les malades : « cri » / « plainte » / « sanglots »

Chaque homme dans la salle éprouve donc la même souffrance et la même angoisse : cette angoisse est celle de l'humanité, de « tous les hommes à la fois », c'est un « cri de tous les âges » = de tous les siècles. Camus effectue donc une généralisation temporelle.

3. Le texte est construit en crescendo

- cri de l'enfant : crescendo irrégulier : à partir de « la bouche s'ouvrit...tous les hommes à la fois » : 7/4/10/11/18/ / 2/5/14. Les allitérations en sifflantes [s] et les assonances déchirantes en [i] insistent sur cette continuité douloureuse.
- ce cri est relayé par un malade (« celui dont ») puis par « les autres » jusqu'à devenir une « marée » = amplification de la quantité/de l'intensité de ce cri. Camus effectue ici une généralisation spatiale, qui complète la généralisation temporelle. La phrase se caractérise comme celle que nous venons d'étudier par le glissement des liquides [l] et [R] et surtout par les assonances martelées en [a], suggérant l'ampleur de la défaite des hommes.

II/ EN QUOI CETTE MORT, ET DONC LE DESTIN DE TOUT HOMME, CONSTITUENT-ILS UN SCANDALE ET JUSTIFIENT-ILS UNE « PROTESTATION » ?

A/ Cette mort fait perdre à l'être humain ce qui le caractérise : son humanité

1. Animalisation de l'enfant : « mains devenues des **GRIFFES** », « grattèrent » (importance des allitérations rugueuses).
2. Réification de l'enfant (= transformation en objet inanimé) : « figé dans une argile grise » (importance des échos sonores [ig] [gi], et surtout de l'assonance déchirante en [i]).

B/ Le problème de la culpabilité

1. Quelle faute atroce faut-il avoir commise pour MERITER de subir de telles tortures ?
Champ lexical du cri et de la plainte déjà relevé : cette mort est une « lutte », une AGONIE qui pousse l'être humain à HURLER sa souffrance. Qu'a-t-il fait pour recevoir un tel châtement ?
2. Paneloux dans son premier discours a accusé les Oranais d'un certain nombre de fautes (ils se sont détournés de Dieu, ils ont préféré les bains de mer à la messe, etc.)
Mais comment accuser un enfant de ces péchés ? L'enfant est un être innocent qui contredit la théorie de Paneloux : celui-ci ne peut pas EXPLIQUER de quoi Dieu le punit.

C/ Le problème de l'injustice de Dieu et de l'indifférence de la nature

1. Appel de Paneloux qui demande à Dieu de sauver cet enfant.
« MAIS » - l'enfant continue de souffrir / la marée des sanglots des autres couvre la prière de Paneloux : cette prière est donc vaine, Dieu ne l'exauce pas.
 - si Dieu existe, ou bien il n'a pas le pouvoir de sauver cet enfant : dans ce cas il n'est pas « Tout Puissant » et il ne mérite pas qu'on s'agenouille » devant lui. Ou bien il ne veut pas sauver cet enfant pour des raisons qui lui appartiennent, et qu'une conscience humaine ne peut pas comprendre : il apparaît alors comme un assassin, un grand criminel injuste contre lequel il est juste de se révolter.
 - si Dieu n'existe pas, la soumission religieuse devient absurde, et les hommes sont seuls à assumer l'absurdité de leur condition.
2. Indifférence de la nature face à la mort des hommes
 - suggestion d'un cycle naturel : « la lumière passait du rose au jaune » (= aurore), « une matinée de chaleur commençait à crépiter » = cycle du soleil qui parcourt le ciel pendant la journée. Grand est curieusement un personnage important qui sort de la pièce, peut-être pour symboliser l'EXTERIEUR (ce qu'il y a « derrière la vitre »). Associé à l'extérieur, il part en annonçant qu'il reviendra : ce cycle départ/retour est celui du soleil et du temps circulaire de la nature.
 - au contraire, le temps de l'enfant (et donc le temps humain) est nettement linéaire et **TRAGIQUE** :
 - multiplication des indications temporelles, des indices d'évolution (champs lexicaux, passés simples pour souligner les étapes majeures de l'évolution de la situation, imparfaits pour insister sur la durée de l'agonie).
 - au terme de cette agonie, deux verbes : « s'achever », « être fini ». La mort se définit donc ici comme la cessation de la vie, sans qu'il soit nulle part question dans ce texte de la possibilité d'un ailleurs, d'un au-delà.
 - la mort est la cessation et la béance de ce qui était animé : « bouche ouverte MAIS muette », « RESTES de larmes » : scandale de voir que brusquement ce qui était appartient définitivement au passé, scandale de l'**irréversibilité**. Ce qui n'est plus humain ne pourra plus jamais le redevenir.
 - La nature poursuit donc son cours circulaire, tandis que la vie des hommes les conduit inéluctablement à cette borne : la mort. Symboliquement, le texte commence au matin (début d'un nouveau jour : il y en aura bien d'autres) et l'extrait se clôt sur une fin humaine, qui n'empêche en rien le texte de l'oeuvre intégrale de se dérouler. Ainsi, la mort d'un individu n'empêche ni les autres hommes de continuer à vivre, ni le monde de tourner. Il y a là une idée difficile à admettre pour chacun d'entre nous. Ce divorce entre le monde, qui continue sans se préoccuper des hommes, et la vie humaine bornée, qui ne s'intègre pas au monde, est une des composantes fondamentales de L'ABSURDE pour Camus.

On peut donc trouver la condition humaine injuste (il est intéressant que ce soit le fils d'un juge qui pose ce problème) et insupportable, parce qu'abandonnée de Dieu et de la nature. On se rappelle la phrase du Christ sur

la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » NB p. 195 : « L'enfant prit dans le lit dévasté une pose de crucifié grotesque ».

Comment réagir face à cette condition ?

III/ LES REPONSES AU PROBLEME SCANDALEUX DE LA CONDITION HUMAINE

NB. « Tout le monde » est concerné : il est important que la plupart des personnages principaux de l'oeuvre soient rassemblés dans cette scène. Chacun d'entre eux est chargé d'incarner sur un plan romanesque une position de type philosophique.

A/ Le désespoir collectif : les malades

Les plaintes qui expriment leur souffrance et leur désespoir sont déchirantes mais insupportables (« Je ne peux plus les supporter » dit Rieux). Surtout, elles constatent le problème sans lui apporter aucune réponse : ces êtres subissent leur destin.

B/ La soumission à l'injustice au nom d'une foi

Paneloux est à genoux : signe de soumission. Mais début d'une prise de conscience : il ne laisse pas faire Dieu aveuglé, il lui demande d'intervenir, parce que lui aussi juge la scène insupportable. Cela sous-entend que son esprit critique lui dicte de condamner la mort d'un innocent.

C'est à partir de ce moment-là que le problème se pose et divise Paneloux et Rieux : pour l'instant, Paneloux continue à ACCEPTER que Dieu ait des raisons pour justifier le Mal qu'un homme ne peut comprendre (« c'est ce qu'on appelle la grâce » p. 199), tandis que Rieux refuse d'admettre ce que sa raison et sa conscience trouvent inadmissible.

C/ Le resserrement des rangs, la solidarité

1. Les deux médecins sont étroitement associés au lit, c'est-à-dire au malade

- ils ne soignent pas (ils l'ont déjà fait), ils ne peuvent plus que regarder, constater.
- ils sont tous deux proches du lit : Rieux est « accroché à la barre de son lit », Castel passe « de l'autre côté du lit ».
- il y a un échange muet entre Rieux et l'enfant, comme une prise à témoin : « Il ouvrit alors les yeux pour la première fois et regarda Rieux qui se trouvait devant lui ».

2. Chacun des deux médecins trouve auprès de lui un personnage qui s'est rapproché (constitution de deux nouveaux couples)

- Rieux « trouva Tarrou **près de lui** ».
- « Rambert s'approcha du lit **près de Castel** ».

Donc une solidarité symbolique, même si tous sont tout à fait impuissants à vaincre la peste (aucun être humain ne peut vaincre la mort). Ce qui est important, c'est d'être là.

D/ L'écoeurement, la révolte

1. Le refus de voir le scandale : « Tarrou se détourna », « Rieux ferma les yeux, ivre de fatigue et de dégoût ».
2. Le refus de commenter le scandale : « Rieux serrait les dents ».
3. Le refus de participer plus longtemps au scandale : « Il faut que je m'en aille ».

Rieux est ici un **homme REVOLTE** contre l'injustice, comme Sisyphe qui a défié les dieux et qui continue à les défier chaque fois qu'il redescend dans la plaine, par sa lucidité, même si à chaque montée du rocher il est à nouveau vaincu. Camus pose donc ici de manière romanesque, dans un texte dramatique, pathétique et tragique, un problème qu'il a déjà abordé dans *Le Mythe de Sisyphe* sous forme philosophique, et qu'il reprendra un peu plus tard, sous forme encore philosophique, dans *L'Homme révolté*.